

The background of the entire page is a warm, monochromatic orange. It features silhouettes of a landscape with rolling hills and various types of trees. A prominent, rounded mountain peak is visible on the right side. The overall aesthetic is minimalist and atmospheric.

Quentin Leclerc

LA VILLE FOND

LA VILLE FOND

QUENTIN LECLERC

LA VILLE FOND

Éditions de l'Ogre

OGRE N°19

© Éditions de l'Ogre, 2017
Couverture : © Arthur Pumarelli
Correction : Ingrid Pelletier

ISBN : 979-10-93606-96-5

Diffusion-distribution : Harmonia Mundi

www.editionsdelogre.fr
ÉDITIONS DE L'OGRE
110, rue Réaumur
75002 Paris

DU MÊME AUTEUR

Saccage, Éditions de l'Ogre, 2016

co-écrit avec Michel Pimpant :

IOLO, Belles Lettres, 2016

Les Boloss des belles lettres, J'ai lu, 2013

I

C'est sous le soleil pourtant rare du mois d'octobre que la ville s'était mise à fondre. Bram marchait vers le bus dont les pneus avaient éclaté. Le chauffeur était accroupi à côté de l'une des roues aux pneus éclatés. Le chauffeur tentait par tous les moyens de regonfler le pneu, mais il n'y avait rien à faire, il avait éclaté. Bram posa une main sur l'épaule du chauffeur accroupi en signe d'encouragement : il n'y avait rien à faire. La pompe soufflait dans le vide. « Décidément, se dit Bram, il n'y a rien à faire. » Bram regardait la pompe souffler dans le vide, accrochée au pneu crevé. Bram avait l'habitude de prendre ce bus pour se rendre en ville. Chaque semaine, le même jour, il empruntait ce bus pour se rendre à la pharmacie de la ville. Auparavant, il y allait pour acheter

les médicaments de sa femme, mais désormais, n'ayant plus de femme, il y allait pour acheter ses propres médicaments. Les mêmes médicaments depuis des années, pourtant différents des médicaments de sa femme. Bram ne souffrait pas de la même maladie dont avait souffert sa femme, ce qui justifiait ce traitement composé de médicaments différents. Dans le bus, Bram s'asseyait sur l'un des sièges du fond, à droite, collé à la fenêtre, puis observait les champs, les forêts, les ponts. Il pensait à bien d'autres choses alors qu'il regardait les champs, les forêts et les ponts. Bram avait toujours eu un goût prononcé pour les paysages et, dès qu'il devait effectuer un trajet, il s'arrangeait pour ne pas conduire, pour observer les paysages. Sa femme n'avait jamais eu aucun goût pour les paysages, ce qui convenait parfaitement à leurs déplacements : elle conduisait, lui regardait. Maintenant sans sa femme, il préférait se faire conduire pour continuer à regarder. Mais le chauffeur pestait toujours contre les pneus crevés du bus. Cela attrista Bram. Il n'y avait aucun moyen que le bus reparte avant plusieurs heures, voire jours. Tout dépendait de la vitesse à laquelle le mécanicien pourrait intervenir, s'il intervenait. Le mécanicien avait mauvaise réputation concernant ses délais d'intervention. C'était problématique pour la suite, pour que Bram puisse se rendre en ville. Bram n'avait jamais connu de telles complications avec le bus depuis qu'il le prenait.

Le chauffeur et le bus étaient habituellement infaillibles. Bram avait d'ailleurs lu divers articles dans le journal célébrant l'infaillibilité du chauffeur et de son bus, pour laquelle le chauffeur avait reçu de prestigieux prix décernés par la ville. Mais cette fois, la situation semblait dépasser le chauffeur. Les prix reçus par le chauffeur ne pouvaient évidemment pas le sauver de toutes les situations, se dit Bram. Malgré ses prix, le chauffeur n'en demeurerait pas moins un homme, et, au fond, que peut l'homme face à la mécanique, c'est ce que se demanda Bram qui lui ne pouvait rien. Comme la situation n'évoluait pas, Bram hésita à inviter le chauffeur chez lui, mais il ne le connaissait pas si bien que ça, et il aurait été gêné de ne savoir quoi lui dire. Bram aurait été gêné d'entendre le chauffeur siroter son café dans le silence sans savoir quoi lui dire pour couvrir ce bruit qui le gênait grandement. À part les trajets jusqu'en ville, ils avaient peu en commun. D'autant que la place habituelle de Bram dans le bus durant tous les trajets passés n'avait pas permis de nouer le dialogue. Bram laissa donc le chauffeur à son affaire et, déçu, entreprit de rentrer chez lui. Il devait marcher plusieurs kilomètres sur des routes de campagne abandonnées où ne passaient plus que quelques tracteurs. Le trajet, Bram le connaissait bien, puisqu'il l'empruntait chaque fois qu'il voulait prendre le bus, une fois à l'aller, une fois au retour. Bram trouvait toujours son intérêt à emprunter ce trajet, dans un sens comme dans l'autre.

Sans quoi, il se serait sûrement débrouillé pour trouver un autre itinéraire. Mais puisque celui-ci lui convenait, il n'avait jamais eu la curiosité de le faire. Sur le chemin, Bram se demandait quand le bus pourrait repartir, s'il pourrait repartir. Mais Bram n'eut pas le temps de se demander ce qu'il ferait si le bus ne repartait pas car il parvint enfin au terme de sa marche. Au sommet d'une butte voisine de sa maison, un peu essoufflé, il posa les mains sur ses genoux, reprit ses esprits, se releva doucement, puis observa le paysage devant lui. La ville apparaissait minuscule au loin, semblable à elle-même. Pourtant, depuis que la ville fondait, bien des choses avaient changé. Bram n'en savait rien encore.

Bram franchit l'enclos de sa cour et ouvrit sa boîte aux lettres qui débordait de brochures publicitaires et de rappels d'impayés, que Bram s'empressa de chiffonner et de jeter au vent. Bram ne recevait plus aucune lettre ni carte postale. Seule sa femme s'était occupée d'entretenir leurs relations amicales, rédigeant de nombreux courriers et recevant parfois pour un ou deux jours dans la chambre d'amis des couples dont Bram avait peu à peu oublié l'existence, et qui étaient sans doute tous morts depuis, ce qui expliquait l'absence de lettres et de nouvelles, ou peut-être eux-mêmes estimaient-ils Bram mort puisqu'il ne leur écrivait plus non plus, puisqu'il n'entretenait plus ces amitiés

envers lesquelles sa femme s'était tant dévouée avant sa mort. Qu'on puisse l'envisager mort fit un drôle d'effet à Bram, davantage d'ailleurs qu'imaginer tous ses anciens amis morts autour de lui. Bram oublia que personne ne s'inquiétait de sa santé et que tout le monde l'envisageait mort en s'installant à son atelier et en se concentrant sur la construction d'une maquette. Il s'agissait alors de coller délicatement les pales d'un hélicoptère à son rotor principal. Une fois cela fait, Bram l'installa dans son garage, dans le décor de guerre mis en scène par ses soins, où se côtoyaient divers avions de combat, tanks et autres locomotives militaires, qu'il avait disposés savamment sur de minuscules collines de sable. Les maquettes n'étaient pas son unique occupation. Quand il ne peaufinait pas son régiment militaire, Bram allait se promener autour de sa propriété, s'aventurer parfois jusqu'au bosquet voisin, ramasser là quelques feuilles mortes et glands tombés au sol. Il les rassemblait sur la commode du salon pour orner le mausolée de sa défunte épouse, aussi composé d'une photographie du couple prise après leur cérémonie de mariage. Il arrivait parfois à Bram, dans un accès de fureur, de dévaster le mausolée, mais il s'en repentait aussitôt et retournait dans le bosquet chercher de quoi le décorer à nouveau. Il remplaçait également le cadre si jamais il s'était brisé. Bram avait parfois de ces crises qu'il expliquait mal et qu'il devait calmer en se rendant à la pharmacie chaque semaine.

Si une semaine il oubliait de se rendre à la pharmacie, il subissait des crises continues, de plus en plus violentes à mesure que les jours passaient. Ses anciennes connaissances devaient d'ailleurs discuter de la violence de ses crises durant leurs réunions commémoratives, se disait Bram, et le blâmer d'avoir adopté un tel comportement violent toute sa vie, mais il n'en savait rien au fond, il n'en avait aucune idée. Bram, après avoir achevé sa maquette, assis dans sa cuisine, se demandait à présent quoi faire, lui qui voulait se rendre en ville, qui devait se rendre en ville. Il n'avait pas prévu de ne pas aller en ville et, désormais, il s'ennuyait. Il aurait pu faire une randonnée mais il n'en avait plus le goût. Ne pas aller en ville l'abattait au plus haut point. En plus de la pharmacie, Bram faisait parfois un détour par la salle des fêtes, ou par le lac. Il profitait de son voyage en ville pour s'adonner à divers plaisirs. Il avait en ville tellement de distractions, et ici, tellement de tracas. S'y rendre à pied lui aurait pris plusieurs heures, et il serait arrivé au soir, quand tout aurait été fermé. Ça n'en valait plus la peine. Depuis que la ville fondait, les distractions avaient presque toutes disparu. Bram n'en savait rien encore.

Désemparé, Bram reprit courage et revint là où le chauffeur de bus se trouvait, là où le bus aux pneus crevés se trouvait. Bram espérait que la situation aurait évolué. Mais la situation n'avait pas évolué. Le chauffeur

se trouvait toujours au bord de la chaussée, affairé sur l'une des roues arrière. Rien ne semblait avoir changé. Bram demanda au chauffeur comment les choses avançaient, et le chauffeur lui répondit que rien n'avait changé. Les bras croisés derrière le dos, Bram fit le tour du bus, examinant la couleur de la carrosserie, l'état des vitres, si de l'huile ne gouttait pas sous le véhicule, avant de se pencher sur la roue arrière qui occupait tant le chauffeur. Comme le chauffeur travaillait dans le vide, Bram s'aventura à lui prodiguer quelques conseils, mais le chauffeur fit semblant de ne rien entendre. Soit que les conseils de Bram étaient inutiles, soit que le chauffeur était trop irrité de ne pas parvenir à réparer lui-même son véhicule. Bram n'avait jamais réparé de bus, ni même les roues de son ancienne voiture. Seule sa femme s'était occupée des roues de leur ancienne voiture. Bram l'avait regardée faire à plusieurs reprises, intrigué, par-dessus son épaule, toujours impressionné par la maîtrise et le sang-froid dont elle faisait preuve ces instants-là, sur les bandes d'arrêt d'urgence, alors qu'ils étaient frôlés par d'autres voitures roulant à des vitesses inouïes. Bram pensait que ces connaissances sommaires auraient suffi à réparer les roues du bus, mais le chauffeur ne pouvait se résoudre à écouter les conseils de quelqu'un comme Bram. Quelqu'un qui n'avait aucun savoir-faire en mécanique, quelqu'un qui n'était qu'un passager, un anonyme. Voyant que le chauffeur n'avait que faire de ses conseils,

Bram fit à nouveau quelques pas autour du bus, vide de passagers, rempli, s'aventura-t-il à penser, de passagers absents, de passagers en creux. Bram était habituellement le premier passager récupéré par le bus sur le trajet vers la ville. Ce bus était le seul bus à passer de toute la journée. Puis il revenait le soir, toujours à la même heure, et déposait Bram qui, l'hiver, dans la nuit, se guidait à la torche sur le reste du chemin. Cela était terriblement contraignant mais, Bram étant le seul concerné par ces désagréments, les responsables de la ville n'y avaient jamais remédié. Bram subissait le désintérêt absolu des responsables de la ville en étant privé d'autres bus et d'une route entretenue et aménagée pour ses déplacements. Bram se demanda si les autres passagers habituels attendaient eux aussi toujours le bus. Si, à chaque arrêt, un petit attroupement de passagers s'était créé, espérant l'arrivée du bus. Si certains s'étaient liés d'amitié, ou, au contraire, avaient entamé d'épouvantables affrontements. Ceux plus proches de la ville avaient dû s'y rendre à pied. La route vers la ville n'était pas très agréable. Caillouteuse et vallonnée, elle n'engageait pas à la marche. Bram préférait se promener autour de chez lui, où les sentiers étaient mieux entretenus. Les sentiers autour de chez lui bénéficiaient de toute l'attention des responsables de la ville car, avaient-ils dit à Bram une fois alors qu'il s'intéressait aux travaux, ils attiraient les touristes, et les touristes

avaient de l'argent. Bram n'avait pourtant jamais croisé aucun touriste sur les sentiers vers le bosquet, autour de sa propriété, et il se demandait si les responsables de la ville n'avaient pas dès lors bien mal placé leur argent, s'ils ne s'étaient pas absolument trompés, conseillés par des dizaines de spécialistes incapables ; s'ils n'avaient pas tout simplement échoué à faire de la campagne un lieu particulier, notable, à en faire une attraction, une extension de la ville ; et si, au bout du compte, ils n'auraient pas mieux fait d'investir tout cet argent dans un autre bus, ou dans des améliorations pour ce bus en panne, ce qui aurait facilité les déplacements de la campagne à la ville et aurait empêché bien des complications pour Bram, maintenant qu'il y pensait. Bram entendit alors le chauffeur jurer, ce qui le sortit de ses pensées. Il en déduisit que la situation était pire qu'avant, ce qui se confirma aussitôt : la roue arrière gauche du bus se décrocha, partit en roulant sur la chaussée, vint taper contre le pied de Bram, puis le bus s'affaissa immédiatement sur la gauche et, avec un bruit épouvantable, bascula dans le fossé qui longeait la route. Cette situation était inextricable, mais risible comparée à ce que la ville était devenue depuis qu'elle fondait. Cela, Bram l'ignorait.

Bram et le chauffeur restèrent là un instant à regarder le bus à moitié encastré dans le fossé. Bram demeurait interdit quand le chauffeur se lamentait. Incapables de rien,

ils décidèrent de s'asseoir sur un banc à proximité. Le chauffeur espérait que le mécanicien, en déplacement, passe par hasard sur la route. Bram n'attendait rien en particulier. « Il fait bon, se dit Bram, je vais me reposer. » Aucun des deux hommes n'osait engager la conversation. Bram avait peur de contrarier le chauffeur. Le chauffeur trouvait Bram étrange. Le chauffeur n'avait aucun moyen d'appeler le mécanicien, ni Bram d'ailleurs, ayant toujours rechigné à posséder un téléphone portable. Sa femme avait tenu à ce qu'ils en possèdent au moins un fixe, installé dans l'entrée, que Bram n'avait pas eu le courage de débrancher après son décès. Il s'en servait parfois, sans jamais faire traîner ses appels. Bram croyait les téléphones nocifs. Bram croyait la plupart des objets nocifs, sauf ses maquettes, « qui ne peuvent pas réellement être considérées comme des objets », se dit-il. Des heures s'écoulèrent. Le chauffeur désespéra. Bram s'était endormi et sa tête retombait sur ses épaules, d'un côté puis de l'autre, sans retenue. Soudain, venant de la ville, à toute vitesse, une voiture passa devant eux, klaxonna, alors le chauffeur bondit, croyant qu'il s'agissait du mécanicien, et lui fit de grands gestes de détresse, et hurla même quelque chose, mais la voiture ne s'arrêta pas. Le chauffeur insulta le conducteur à distance jusqu'à ce que la voiture disparaisse à l'horizon, puis il se rassit à sa place sur le banc, déprimé. Il monologua longuement sur l'égoïsme des habitants de la ville.